

Question de croyance

par THIERRY JOUSSE

1. Rien que pour vos yeux.

■ Il y a des moments où le sous-sol des images se dérobe sous nos mains. Il y a des moments où justement on ne croit plus à ses yeux et où l'on voudrait, comme saint Thomas, toucher une image pour avoir la preuve de son existence. Mais une image ça ne se touche pas, ça se regarde, ou alors, ça se soupèse mentalement, de loin, ça résiste, ça fuit de partout, ça échappe et puis, parfois, ça consiste incroyablement, ça prolifère, ça prend du poids. Dans ces moments où l'on ne croit plus à grand-chose, il arrive parfois des choses étranges. Ça commence comme ça : un ami vous envoie un mail pour vous signaler un site – asile.org – qui semble apporter un éclairage nouveau sur des événements avec lesquels, même si on n'a plus tellement envie d'en entendre parler, on est loin d'en avoir fini. Après avoir accompli immédiatement les gestes d'usage, on tombe sur un site où l'on nous explique, photos à l'appui, que la vérité est ailleurs. En substance : le 11 septembre 2001, aucun avion n'aurait touché le Pentagone. Six photos en témoignent, accompagnées chacune d'une légende en forme de question : par exemple, pourquoi aucun débris sur la pelouse ? Ou encore, pourquoi un cratère si petit ? En somme, l'avion n'aurait jamais existé et les dégâts auraient été provoqués par un camion piégé. Le complot, puisqu'il faut bien l'appeler ainsi, viendrait de l'intérieur même de l'état-major américain. Par le jeu des liens, on se déplace sur reseauvoltaire.net et, là, la théorie s'élargit encore : Ben Laden ne serait qu'un vulgaire agent américain dont la famille serait liée, par intérêts pétroliers interposés, au clan Bush... Quand on ne croit plus à rien, on est prêt à croire à n'importe quoi et surtout à ce qu'on ne voit pas. On se croit très vite dans un épisode d'*X Files*. Toute théorie du complot est productrice de cinéma, car le cinéma ça commence avec de l'invisible. On fantasme donc toute une nuit. Le lendemain matin, encore nimbé par cette rumeur nocturne, on achète, comme chaque matin, *Libération*. Il est daté du 16-17 mars. Et là, page 30, on tombe de haut : un article dément et démonte la conspiration, relayée par les sites signalés plus haut. Rien ne va plus. On ne peut décidément faire confiance à personne. Un doute subsiste cependant mais la croyance est décidément ailleurs...

2. Schizo-analyse.

■ Le lendemain de cet incident (incendie ?), on met la main sur une cassette. Elle contient un film intitulé *Body Double X* signé Brice Dellsperger. De quoi s'agit-il ? D'un remake ou

plus exactement d'un décalque, d'une doublure d'un autre film, *L'important, c'est d'aimer* d'Andrzej Zulawski. *Body Double*, c'est une série aux épisodes déjà multiples à travers laquelle Brice Dellsperger explore curieusement les pouvoirs du cinéma et donc de la croyance. Du film initial – à son palmarès, il a déjà des scènes de *My Own Private Idaho*, du *Retour du Jedi*, de *Pulsions*, de *Twin Peaks*, etc. –, il conserve la bande-son et, à partir de là, il recrée en vidéo, plan par plan, le fragment ou le tout dont il s'empare. Détail qui a son importance : un même acteur joue tous les rôles, féminins et masculins, et, par un effet d'incrustedation, se retrouve cloné, éternellement face à lui-même en tant qu'autre. Avec *L'important, c'est d'aimer*, Brice Dellsperger est allé au bout de son fantasme et de son obstination : faire rejouer le film dans son intégralité. Ici, l'acteur est un travesti, Jean-Luc Verna (déjà présent dans d'autres *Body Double*). Il est postsynchronisé par les voix de Romy Schneider, Jacques Dutronc, Klaus Kinski, Roger Blin... Il remue les lèvres à la perfection et reproduit, entre l'outrance et la neutralité, leur gestuelle et leurs expressions pour donner l'illusion qu'il est tous les personnages à la fois. On croit assister à un simulacre, voire à une parodie, et on se retrouve face à un objet dont l'indéniable pouvoir de fascination a quelque chose de sexuellement troublant et d'incroyablement résistant. Dans cette entreprise de dédoublement généralisé, véritable hallucination, pur vertige du manque et du même, où l'on oscille entre le rire, le cauchemar, le tremblement érotique et finalement l'émotion le pouvoir du cinéma est éprouvé au plus haut point et, par un étrange et paradoxal détour, la croyance sort indéniablement grandie.

3. Théorème est de retour.

■ Que voit-on quand on regarde une image d'un film porno ? C'est toute la question. Peut-on voir autre chose que ces corps tordus, empilés, palpés, pénétrés, dont la présence est souvent bien moins irréfutable qu'on ne pourrait le croire à première vue ? C'est en tout cas le pari de John B. Root qui, en quelques films caustiques, théoriques, hédonistes, s'est fait une place à part – une exception culturelle ? – dans un genre livré presque entièrement aux mains des marchands du temple. Son dernier film, *French Beauty*, vient d'être diffusé sur Canal+. C'est là encore le remake d'un autre film. Au vu du titre, on croit évidemment qu'il va s'agir d'*American Beauty* mais la référence n'est là que pour donner le change à l'amateur pressé. En réalité, c'est rien moins que *Théorème* qui est ici visé. Un *Théorème* à la théâtralité joyeusement domestique, bariolée, traves-